

MAI 1917



N° 8. — 1<sup>re</sup> ANNÉE

MAI 1917

20 centimes

---

---

# *les tablettes*

---

---

SOMMAIRE : Tablettes, CLAUDE LE MAGUET. — Les temps maudits, P.-J. J. — Karl Liebknecht, HENRI GUILBEAUX. — La pensée présente de Romain Rolland, P.-J. JOUVE. — Le Ballet des Nations, VERNON-LEE. — Bois gravés de FRANS MASEREEL.

**CONDITIONS D'ABONNEMENTS.** — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser les mandats à CÉCILE NOVERRAZ, 23, rue des Bains, Genève. — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse, avec la suscription : *les tablettes*.

## TABLETTES

### Mai

*A mon ami Frans Masereel.*

Le vieil hiver traînait obstinément sa carcasse racornie. Il durait comme la peine des humbles, s'acharnait comme un système, se prolongeait comme l'ignorance et l'injustice; il « tenait »! Février s'effaça soumis devant lui; mars à son tour capitula; débile et sans audace, avril fut impuissant à nous protéger contre les duretés du vieillard sinistre. Ainsi les partis d'opposition quand vient le moment d'agir.

Et nous nous y étions faits comme le forçat se fait à son boulet, l'incurable à son mal. Nous nous y étions faits comme à quelque chose qui interdisait l'espoir d'une issue, de même que nos âmes indurées se sont faites à la guerre. Nous étions résignés au froid et au sombre... L'hiver installé. La guerre stable. Et sur le visage pensif des plaines, le sourire glacé de la désespérance!

Or, par un matin radieux, dispos et tout absorbé d'activités multiples, mai fait son apparition. Rudement, il entreprend l'œuvre de création. Sous l'action de son jeune et vigoureux soleil, la renaissance s'opère. La vie célèbre son triomphe en une fête magnifique. C'est dans la nature, un concours prodigieux de splendeur, d'intense animation.

Et nos cœurs s'alourdissent d'amour comme les arbres se chargent de leurs fleurs. Nos pensées se rafraîchissent et se nuancent ainsi que les pentes des riantes coteaux. Nos âmes interceptent les symphonies de l'universel mouvement. Notre être véritable, enseveli au tréfonds de nous-mêmes, se dégage un moment, jaillit en tiges spontanées.

Nous participons au renouveau qui s'élabore.

Mais la vie fausse nous reprend. Ce qui s'était épanoui en nous se flétrit et s'effeuille aussi vite que l'églantine arrachée au buisson. L'homme ne regimbe pas contre la civilisation despotique. Il croit que c'est sa juste destinée de voir ses désirs d'indépendance jugulés, ses élans réfrénés, sa vie étroitement tracée.

Il a fait du Progrès une doctrine ennemie de la simplicité. Cette doctrine lui enjoint de s'éloigner de la nature, de mépriser les saines et divines joies qu'elle offre. L'homme dénie aux choses toute valeur propre. Leur prix s'accroît de la difficulté qu'il a eue à les obtenir. Il ne saurait apprécier un bonheur qui est à portée de sa main et qu'il n'a qu'à cueillir. Son bonheur, il veut le « fabriquer ». Les satisfactions morales?... C'est bien trop simple!... Dans l'ordre matériel, le champ des recherches est illimité. Et le Progrès a tellement à faire de ce côté-là, qu'il ne lui est pas possible de se mettre au service de nos aspirations idéalistes.

Il n'y a pas de soleil, de fleurs, de parfums qui tiennent lorsque le sifflet impératif de l'usine s'est fait entendre.

C'est l'cri de l'usine en mal d'enfant,  
C'est l'désespoir présent qui beugle...

dit Jehan Rictus. Et c'est aussi pour les hommes « civilisés », la voix du Progrès.

Le Progrès, selon l'homme, c'est la machine et ce qu'elle produit : des canons, des munitions, de l'alimentation frelatée; des journaux, des livres, des films abrutisseurs et tout l'*et cætera* malfaisant.

Le Progrès, c'est notre géhenne économique et c'est la guerre!

Massés, disciplinés, les peuples, — les peuples « organisés », se font face. Sans relâche ils s'épient, attendant le signal de la tuerie. Aux deux horizons opposés — cadrans de haine — les canons agressifs marquent midi...

Mais dans la nature en fête, où rien n'est « organisé », où chaque fleur a son parfum, sa couleur, chaque oiseau son chant, tout s'harmonise, communique librement dans l'amour, la joie et la beauté.

Quel puissant souffle printanier!... L'homme mécanisé résistera-t-il à la griserie? Il doit être bien dur de mourir pour un mensonge en ce pétulant mois de mai!

### Direct

Le matin vous avez certainement rencontré ces pauvres diables de chiffonniers qui, chargés d'une hotte et munis d'un crochet, vont de poubelle en poubelle, cherchant parmi les immondices ce qui pourrait être vendu.

M. Willy se livre à la même besogne. Et il porte à son fripier de la rue de la Cité toutes les saletés qu'il peut recueillir. Ce qu'il y gagne, nous l'ignorons; mais ce métier n'a point l'air de le rebuter. Il y persévère au contraire avec une belle ardeur. Quotidiennement depuis des mois, ce chiffortin déverse sa hotte.

C'est là, n'est-ce pas? un rare exemple de ténacité. Il « tient » M. Willy. Mais, si elle satisfait quelqu'un, une telle constance dans l'ignominie nous met depuis trop longtemps hors de nous pour que nous puissions encore contenir notre indignation.

Il est entendu que de tout temps ce fut le lot des probes d'être salis par les fripons. Devons-nous pour cela laisser faire?...

Nous savons bien que le père de *Jean-Christophe* ne saurait être atteint par les outrages du père de la *Môme Picrate*. Le chêne, dans la forêt, n'a rien à redouter des champignons qui l'attaquent à sa base. Mais si nous venons à les apercevoir, nous les arrachons parce qu'ils insultent à notre amour de la grandeur.

Nous savons bien que nos amis Guilbeaux, Sébastien Faure, méprisent les basses injures de leur triste calomniateur. Mais l'honnêteté, la foi gardée sont si rares aujourd'hui qu'elles sont sacrées pour nous et que nous ne saurions tolérer qu'on les bafoue.

L'immonde calomnie par laquelle M. Willy essaie de salir Sébastien Faure nous fait penser à certain article de feu Calmette sur un monsieur que le chroniqueur de *La Suisse* connaît bien. S'il nous en parlait, de cet article?...

Nous aurons vu des choses bien étranges durant cette guerre. Un cas typique de transformation est celui de M. Willy. Les temps n'étant point favorables à la vente de ses condiments, cet épicier de l'humour a mis en réserve gros sel, poivre et piment. Et ce « fantaisiste », ce pornographe qui n'a jamais pensé plus haut que son bas-ventre, cet acrobate faiseur de mots, faiseur de tours, faiseur tout court, ce méphisto de music-hall, nous apparaît soudain camouflé en soldat du Droit et de la Civilisation.

Oui, un soldat du Droit, M. Willy. Il est incorporé dans le service de calomnie.

Ah! racaille! racaille!...

CLAUDE LE MAGUET (SALIVES).

## Les temps maudits<sup>1</sup>

Le mal le plus terrible et le plus bas de ce temps, — à la vérité, la seule vertu qui le distingue des époques glorieuses du massacre humain, l'Assyrie ou Gengis-Kan, — c'est l'hypocrisie. La civilisation est une construction progressive d'hypocrisies. Hypocrisie du progrès, hypocrisie de la liberté, hypocrisie de la vérité, hypocrisie de l'humanité, de la civilisation, des religions, des sciences, de l'art, — de toute la vie. « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Dannemark ». Cette société s'agite, fleurit, profite — sur un champ d'assassinés pour le bénéfique, l'ambition, le mensonge et la bêtise. Il s'agit de fermer les yeux là-dessus, d'organiser les « yeux fermés ». De crever les yeux à ces téméraires qui veulent voir, voir ce qui est en vérité. Si vous fermez les yeux, tout cela n'existe plus, et nous sommes l'humanité la plus morale qu'ait vue le soleil.

La sœur de l'hypocrisie est l'inconscience. La formidable carapace du grand nombre, qui vit sur son coin de terre, qui lit, écoute, dévore les nouvelles, et ne réalise rien. Ce grand troupeau qui passe à côté du charnier sans le voir. L'hypocrisie joue de l'inconscience. On n'imagine pas, sans l'une et l'autre, ces manifestations de publicité où des « nations civilisées » promènent par le monde les assassinats de leurs armées, au moyen du cinématographe.

La grandeur du livre de Martinet, c'est qu'il est un cri de vérité. Comme l'admirable *Feu* de Barbusse, cette œuvre d'atroce et consciente vérité, — le poème que voici est, dans la sphère de l'âme isolée qui crie sa douleur, une clameur vraie. Et une clameur de justice et de foi. Il faudra bien que l'épaisseur du peuple l'entende; sinon maintenant, demain, elle l'entendra :

O peuple déchiré, je t'ai jeté ces cris...  
Ces cris sortis de toi, ces cris montant vers toi,  
Et un par un tirés, pesamment, sans répit,  
Du plus profond de moi, du plus brûlant de moi...  
Ces cris sont-ils encore assez chauds et vivants,  
Leur ai-je assez donné, ont-ils assez gardé  
De lumière, de flamme, et de souffle, et de sang,  
— Iron-ils jusqu'à toi, toucheront-ils ta vie,  
Les écouteras-tu et les entendas-tu ?

J'ai confiance. Un peuple un jour chantera ce livre. L'œuvre est trop de sa chair, de son cœur, il se retrouvera en elle. Œuvre de vie libre, de conscience brûlante, d'âme populaire, délivrée des miasmes d'hier.

La guerre a ouvert comme une cassure dans nos vies. Elle a détruit l'homme ancien, elle a douloureusement forgé l'homme nouveau. Son enfer nous a montré la voie d'évasion, — la vraie vie, sa révolte et sa foi, renversant toutes les valeurs que l'on nous imposait comme sacrées; et c'est en cela que nous ne pouvons plus être vaincus, quoi qu'il arrive. Voici déjà que l'art de conscience humaine, religieuse et raisonnable, que nous voulons, que nous devons apporter, donne ses premiers fruits.

Marcel Martinet, dès avant la guerre, avais pris fermement parti dans la mêlée sociale. Il appartenait au groupement de *l'Effort libre*. Mais il fallait la grande douleur de la guerre pour que le meilleur de lui-même s'éveillât. Il demeura fidèle; il vit clair dès le commencement; il vit le crime des gouvernements et des puissances d'argent contre la vie des peuples. Le désespoir, le déchirement — surtout devant les reniements, — il les a écrits « solitaire au milieu de l'oubli de ses frères », dès 1914. Le livre paraît aujourd'hui en Suisse, car la censure de notre « démocratie » n'en tolère pas la publication.

<sup>1</sup> MARCEL MARTINET. *Les temps maudits*, poèmes 1914-1916. Edition de demain, rue Merle-d'Aubigné, 15, Genève. Fr. 2.50.

L'œuvre est dédiée : *A la fraternité humaine, crucifiée par les hommes et vivante au-dessus de la mêlée. — à Romain Rolland fidèle, — à l'Internationale des Travailleurs, déchirée, immortelle, à nos drapeaux rouges bafoués, — ces cris désespérés, ces chants d'espoir quand même.*

Horreur pantelante de la tuerie, vision des responsabilités sociales; amour fraternel de tous les hommes, internationalisme ardent, qui brise la patrie; foi en la Révolution sociale, qui doit libérer le prolétariat humain de son esclavage meurtrier par les maîtres. Telle est, tracée en gros traits, la pensée socialiste qui est le cœur de l'œuvre; autour de cette foi se rassemblent toutes les forces et l'intelligence de la vie. Rien de doctrinaire ni de simpliste; une ample vérité humaine.

Foi que nous respectons, si même nous ne la partageons pas. Ce monde nouveau, s'il vient, se réalisera dans une nouvelle douleur. Pour nous, la violence révolutionnaire est le choc en retour de l'autre, et le seul salut est la non-violence, l'amour, qui doit diriger notre refus à toute la société de violence, mais nous éloigner nous-même de toute violence; dans cet idéal, nous sommes tolstoïen. Il faut d'ailleurs convenir que la pensée révolutionnaire de Martinet aspire toute entière à la fraternité; elle attend, du socialisme, l'œuvre d'union humaine; la révolution est le moyen nécessaire, non la fin. C'est en quoi cette pensée semble s'écarter de l'action révolutionnaire plus implacable qui combat la guerre des nations parce qu'elle est celle des impérialismes contre les peuples, mais seulement pour lui substituer la guerre des classes. Cette violence systématique est loin de l'âme claire, humaine, fraternelle de Martinet. La pitié déchirée de son œuvre devant tous (voyez ce poème *d'autres morts*, où il pleure la perte de ceux qui étaient les ennemis de sa foi) témoigne pour lui, — et montre qu'il sera, dans le mouvement populaire de demain, l'un des meilleurs guides.

Homme, grand corps assassiné,  
Toute ton angoisse infinie,  
Tes meurtrissures, tes blessures,  
Et les sueurs de ton martyr,  
Les épines de ta couronne,  
Homme, éternel crucifié,  
Je les ai toutes recueillies,  
Je les ai toutes rassemblées,  
Et le voilà, brisé, sanglant,  
Souillé, le voilà, ton cadavre,  
Avec sa boue, avec ses larmes,  
Dans sa terrible vérité.

Sous un ciel sans écho, parmi la meute immonde  
De tous les chiens rampants qui hurlent vers ta mort,  
Te voilà, soulevé, et dans ton agonie  
Si grand, si menaçant de toute ta misère  
Que l'effroi finira sur leurs lèvres de lâches  
Par glacer les discours de tes maîtres menteurs.

Ils se tairont !  
Ils ont pour eux leur histoire truquée,  
Et le bagou des avocats faussaires  
Et le clinquant des poètes à vendre  
Et le jargon de leurs savants sans âme,  
De leurs penseurs engraisés et dorés,  
— Tu n'as que ta chair nue, ta détresse et ta mort,  
Ils se tairont !

Tes plaies, chaque goutte de sang,  
Et sur chaque point de ta chair  
L'inépuisable entassement  
Des fatigues et des misères,

La voilà, ton histoire,  
Les voilà, tes discours,  
Tes plaidoyers et tes poèmes,  
Voilà le long cri véridique,  
La grande malédiction,  
Le réquisitoire brûlant  
De ta souffrance et de ta mort,  
Ils se tairont.

P.-J. J.

## Karl Liebknecht

Dans la salle chargée de gens, toute peuplée de fluides,  
docte et solennel, discours le chancelier.  
« La guerre est déclarée — il me faut les crédits. »  
Et tous les députés, unanimes, se lèvent,  
tous se dressent, tous adhèrent,  
tous.

Celui-ci aussi ! — le regard aigu, le front volontaire,  
il prête sa force à ces pusillanimes !  
Et sa main nerveuse recampe ses binocles indécis et tombants.  
Il a voté —, il a voté,  
celui-ci, aussi !

Quittant la salle, oubliant ses amis,  
il va, il marche et longe le canal,  
regardant, distrait, les chalands amarrés,  
l'alignement géométrique des maisons régulières,  
et les taches mobiles des gens sur la chaussée.  
Il va, il marche,  
il a voté — il a dit : « oui »,  
par discipline, par discipline.

Le sablier du temps se vide,  
Le sang des peuples jaillit,  
partout sont érucités le fer, le feu,  
et partout s'amoncellent la détresse et les iniquités ;  
les journaux ne sont plus que récits d'horreurs et menteurs.  
A Berlin, on annonce la révolution à Paris,  
dans la capitale de France, on imprime la mort de Liebknecht.

« Qu'ai-je fait, fils de Wilhelm,  
Moi, l'internationaliste, moi l'antimilitariste,  
moi, l'ennemi de Krupp et du Creusot,  
le dénonciateur quotidien du brigandage mondial ! »  
Il va, il marche.  
Il a voté, il a dit « oui »,  
par discipline, par discipline.

Cosaques, uhlands, Belges, Français, Serbes, Anglais s'entretuent,  
la terre absorbe le sang, le fer bocarde la chair,  
les maisons brûlent, les femmes et les enfants pleurent,  
et ministres, diplomates, politiciens, journalistes vont en auto,  
couchent avec des actrices célèbres et amplement s'empiffrent.

Et lui, il songe, il médite et tout d'un coup sursaute.  
Son regard devient colère, son front est volenté :  
— Guerre à la guerre,  
sus aux gouvernements,  
sus à la discipline,  
vive l'Internationale !

Et Karl, fils de Wilhelm Liebknecht, regroupe ses énergies,  
et le voici qui renaît poète de l'action.

— Guerre à la guerre, la grève, l'insurrection, l'action des masses.  
Et le front haut, le regard d'acier,  
renié par ses propres amis,  
seul peut-être — mais qu'importe !  
recréant l'idéal révolutionnaire,  
il profane la discipline, comme une hostie.

Il harangue la foule ; au peuple il adresse des messages,  
et quand le chancelier réclame encore confiance et crédits,  
sans peur et résolu, il répond : « Vous n'aurez pas ma voix ».  
Conspué, honni,  
il est souillé d'injures sordides,  
ses camarades l'appellent fou, anarchiste, énergumène.

Mais Karl, fils de Wilhelm, volontaire comme le roc,  
demeure vaillant contre le courant tumultueux des clameurs  
délétères.

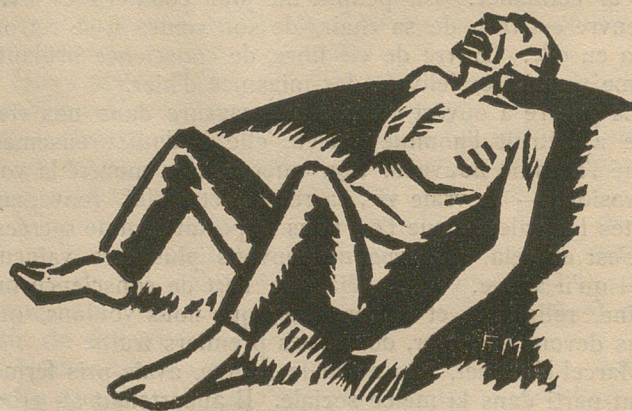
— Guerre à la guerre, la grève, l'insurrection, l'action des masses.  
Il épelle ces mots, les énumère sans trêve ;  
son appel rayonne sur les peuples qu'on tue,  
il ranime les courages, il ressucite la foi,  
L'avenir reparaît tout vert, ponctué de fleurs d'or.

Mais voici qu'on l'incorpore,  
et qu'un vil uniforme plombe le corps d'un homme libre.  
— Guerre à la guerre, répond Liebknecht.  
On l'arrête, on l'incarcère, on le menace, on le juge.  
— Guerre à la guerre, vive la Révolution ! clame Karl, fils de  
Wilhelm.

Et malgré l'universelle et pesante oppression d'acier,  
malgré les fusils, les mitrailleuses,  
malgré la férocité militaire,  
ça et là, des hommes répondent à l'appel du héros,  
et c'est partout une germination claire et totale d'espoirs joyeux.

Soldat Liebknecht, forçat Liebknecht, cordonnier Liebknecht,  
Nous t'acclamons, nous t'embrassons,  
tu as aimanté toutes les forces viriles,  
tu as fusionné toutes les énergies demeurées pures et vivaces,  
tu as renoué solidement les liens des peuples  
— les liens rompus par nos maîtres,  
— les liens cassés par les traîtres.  
On t'a couronné de la pourpre de la folie,  
mais cette pourpre, ô Liebknecht, t'auréole et te transfigure,  
c'est le rouge triomphal de la révolution  
le labarum des ouvriers, des opprimés, des révoltés.  
Les peuples publient ton nom, ta gloire,  
loin de toi les valets, les esthètes, les timides,  
ils ne sont pas dignes d'épeler les syllabes de ton nom,  
camarade Karl Liebknecht ;  
tu es la vertu, tu es l'audace :  
gloire à toi, héros sans tache de la Révolution !

HENRI GUILBEAUX.



## Notre „ Numéro Tolstoy ”

On a déjà noté que notre prochain numéro sera consacré à Tolstoy. Ce numéro comprendra 16 pages au lieu de 8.

Collaborateurs : Ch. Baudoin, Paul Birukoff, Marguerite Jean-Debrit, P.-J. Jouve, Claude Le Maguet, Frans Masereel, Romain Rolland, Natacha Rostowa, Han Ryner, L. de Wiskovatoff.

Nous publierons en outre des textes inédits de Tolstoy.

## La pensée présente de Romain Rolland<sup>1</sup>

## I

Bien qu'une idée profonde soit à la cime de cette haute pensée, comme son ciel — depuis la jeunesse jusqu'à *Jean-Christophe* et jusqu'aux écrits contre la guerre, — il y eut pourtant toujours en elle, à des sphères moins élevées, une évolution continue et vivante, qui se poursuit. Je dirai volontiers de la pensée de Romain Rolland, intimement liée à son art, ce que Tolstoy écrivait, songeant à lui-même :

*Le mouvement, c'est la vie.*

Il faut connaître l'homme et avoir partagé son existence intellectuelle pour comprendre la forme, l'essence d'une pensée que l'on voudra toujours enfermer dans une catégorie trop étroite. L'esprit de finesse sera sans cesse rebelle à l'esprit de géométrie ; et le second mettra toujours le premier en demeure de déclarer la somme claire de ses principes, de montrer le roc sur lequel il s'appuie, car il n'est de base ferme que le roc, même étroit. L'esprit de finesse répondra toujours en s'évadant, dans un flot de mouvement qui est son origine et sa fin.

Il semble, à ceux qui connaissent Romain Rolland, qu'aucune pensée ne saurait présenter, sous une plus ferme raison, plus de liberté mouvante, plus de virtualités toujours jeunes. Je la vois comme une série de sphères d'intelligence qui s'enveloppent et s'étreignent, et qui, de plus en plus haut, savent voir, juger les vertus et les vices, comprendre et aimer. Comprendre et aimer aussi bien la pensée, l'action adverses, inspirées par un idéal ou une passion opposés aux siens, que la pensée, l'action qui lui sont fraternelles. Comprendre aussi bien l'incurable faiblesse humaine et son obscurité (à travers la science, l'histoire de la pensée et des hommes, ou la réalité d'une convulsion comme celle où nous vivons), que l'admirable jaillissement de force idéaliste, celle à qui Renan lançait la parole d'espoir : « Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ; tâche d'enfiler enfin le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel... »

Mais voici où la pensée de Romain Rolland est créatrice d'une forme nouvelle, d'une conception de la vie, pour elle-même et pour les autres. Au-dessus de cette intelligence renanienne, ouverte à toute vie, idées et passions, au-dessus des forces créatrices de l'art qui embrassent la vie, — une âme de raison claire et calme demeure, une âme de foi simple et absolue, ouverte à de larges sentiments religieux panthéistes. Celle-ci ne varie guère. Elle est elle-même au-dessus de la mêlée de l'esprit. Cette lumière intérieure est sa propre loi, libre de toute autorité, libre jusqu'au vertige, — la conscience individuelle qui dans son idéal retrouve l'éternel et l'universel pour se confondre en eux. Ainsi Romain Rolland est l'esprit à la fois absolu et relativiste. Individualiste, mais en vue de la plus large humanité. Esprit qui accepte tout et domine ; esprit de tolérance et de foi. Son action doit nécessairement participer de tous ces caractères.

Je décris ainsi, avec la pauvreté de l'analyse, ce qui en Romain Rolland est *vie*, et non théorie. Je crois pourtant cette analyse utile pour nous tous, la petite phalange libre de ses amis. La grande influence morale, née avec *Jean-Christophe*, est devenue aujourd'hui, dans la servitude de la guerre, un rayonnement de foi. Une minorité d'âmes ardentes est réunie autour de Romain Rolland. Mais ceux qui lui demandent un code moral ou une règle d'action sociale pourraient être déçus, faute de connaître assez bien sa figure spirituelle. Il faut toujours sentir, dans son œuvre, le frémissement sensible de vie humaine pour qui rien d'humain n'est étranger, — et l'esprit fraternel qui, à travers cette humanité, ne nous donne pas la vérité, mais nous

livre quelques-unes de ses aspirations suprêmes afin de nous conduire chacun vers *notre* vérité. Point de formules menteuses, pour répondre à la vie infinie. Ne lui demandez pas non plus quand nous arriverons au but. Peut-être n'arriverons-nous pas au but. Est-il nécessaire d'y arriver ? Ce qu'il veut nous donner, c'est la force et la joie de marcher sur la route.

Sa pensée devant la guerre, la guerre contre la guerre qu'il entreprit seul, et dès le début, dans le domaine de la pensée, est aujourd'hui connue de l'Europe et du monde entier. Sa figure est si claire qu'elle devient un symbole. On lui rattache les événements, les efforts, les mouvements les plus divers, souvent à faux ; c'est autour d'elle que s'est cristallisée une haine insensée et grossière. Cette pensée peut se résumer en une horreur profonde de la guerre, du massacre humain scientifique, du meurtre monstrueux auquel sont contraints les peuples ; une vision claire de la société vicieuse, des crimes politiques, sociaux et moraux qui, dans toutes les nations, ont convergé pour aboutir à l'abcès de la guerre européenne ; enfin, et surtout, le dégoût et l'horreur du mensonge — des mensonges idéalistes<sup>1</sup> ; l'opposition, à ces crimes, de l'idéal de fraternité humaine, qui refuse la guerre par la voix de la conscience — d'unité internationale entre les peuples, au-dessus des patries exploitées par la cupidité — de liberté individuelle devant l'oppression de l'Etat. Grande pensée qui rejoint, sous une forme plus occidentale, celle que le vieil apôtre Tolstoy a fait rayonner sur l'Europe de violence et préparant sa guerre.

A l'heure de l'épreuve, cette pensée n'avait qu'à demeurer fidèle à elle-même, à ce qu'elle avait exprimé, en 1912, dans la sereine *Nouvelle Journée* — et, dès 1903, dans le drame : *Le temps viendra*, — pour devenir le guide au milieu du courant aveugle de haine et d'idéalisme meurtrier. Mais le choc de la guerre la libérait encore. Son absolue indépendance, vis-à-vis de tous les dogmes d'Etat et sur toutes les questions que le fléau pose à la conscience libre — si elle n'est pas exprimée d'abord publiquement, je la trouve dans son journal intime : *La Guerre*, dès les premières heures. Quelques amis de Romain Rolland ont eu le privilège de connaître certaines pages de ce journal, témoignage de chaque jour, qui formera le plus important réquisitoire contre l'aberration européenne et sera, sans doute, la maîtresse œuvre de sa pensée contre la guerre. J'en extrais ces deux textes :

Du 3 août 1914 :

Je suis accablé. Je voudrais être mort. Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente, et d'assister, impuissant, à la faillite de la civilisation. Cette guerre européenne est la plus grande catastrophe de l'histoire depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les plus saints en la fraternité humaine...

Du 22 août 1914 :

... L'horreur de ces souffrances, la communion déchirante avec ces millions de malheureux... L'agonie morale que me cause le spectacle de cette faillite de la civilisation, de cette humanité folle qui sacrifie ses trésors les plus précieux, ses forces, son génie, ses plus hautes vertus, son ardeur de dévouement héroïque à l'idole meurtrière et stupide de la guerre.

Je lis encore plus loin (25 août 1914) :

Patrie ! idole sanglante...

Ces paroles d'une extrême souffrance — le désespoir de 1914 — ne représentent, d'ailleurs, qu'un aspect partiel de la pensée sereine de Romain Rolland, trop baignée dans l'éternel pour être longtemps arrachée à la confiance en l'éternité des choses. Et la souffrance eut toujours en lui la voie d'évasion, la liberté de l'esprit créateur. A la même heure (août 1914), Romain Rol-

<sup>1</sup> Le premier écrit de combat de Romain Rolland était intitulé : *Le mensonge idéaliste* (Revue d'art dramatique, 1899). Précisément parce qu'il aime les idées, il ne peut souffrir qu'on en fasse, consciemment ou demi-consciemment, le masque de bas intérêts. Or, jamais cette hypocrisie n'a eu floraison si repoussante que pendant cette guerre.

<sup>1</sup> Ecrit pour le journal *La Vie nouvelle*, Pétersbourg.

land écrivait une page lyrique : *Ara Pacis*<sup>1</sup>, dominant la tourmente comme d'un coup d'aile :

...De l'abîme des haines, — j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant... — Quand je resterais seul, je te serai fidèle. — Je ne prendrai point place à la communion sacrilège du sang. — Je ne mangerai point ma part du Fils de l'Homme...

Les deux faces de sa pensée — douleur, sérénité — reflètent la même liberté de foi, qui pas un instant ne fut entamée par les formidables courants nationaux, avec leurs « vérités » imposées. Il vit clair dès le commencement. Cette liberté d'âme demeure absolue. Romain Rolland pouvait m'écrire, vers la fin de 1916 :

Soyez tranquille, mon ami. Je suis libre de toutes les idoles, beaucoup plus libre que je ne semble — trop libre, peut-être. En tout Français qui pense, il y a de l'abîme, au fond. Mais aussi tout vrai Français, ainsi que dit Montaigne (qui a donné l'exemple) sait « sereiner les tempestes ».

C'est sans doute à cause de cette liberté même, qui sans jamais craindre pour elle, est soucieuse du bien ou du mal qu'elle peut apporter à la conscience des autres, c'est à cause de cette liberté compatissante que Romain Rolland s'est imposé, dans ses premiers articles *Au-dessus de la mêlée*, une réserve vis-à-vis de certaines questions brûlantes<sup>2</sup>. Sans les admettre comme dogmes, ainsi que l'ensemble de l'opinion, il ne se prononce pas contre elles. Sa pensée semble concéder le fait brutal de la guerre nationale, et se limiter à vouloir en amoindrir le malheur. (Il ne faut pas oublier, d'autre part, que ces premiers écrits d'un si haut courage étaient publiés dans le temps du fanatisme patriotique et du mensonge d'Etat à leur maximum — août-septembre 1914; qu'ils devaient paraître, pour être lus, dans le très conservateur *Journal de Genève*, qui n'eût certainement pas admis une plus grande liberté<sup>3</sup>; et il est à remarquer que ces écrits ont semblé le comble de l'hérésie). Ils demeureront pourtant, dans leur ensemble, un impérissable cri de conscience, et c'est autour d'eux que s'est groupée une minorité française, puis européenne. Dans leur forme réservée, ils ont même su rallier à eux et soutenir des hommes de tous pays pris par les armées et contraints de combattre sur le front.

Mais on ne peut manquer de remarquer — et c'est l'objet principal de mon étude — une évolution dans la force d'expression des écrits de Romain Rolland, depuis *Au-dessus de la mêlée*. A mesure que dure et s'amplifie le malheur du monde, il donne davantage de lui-même. A ce malheur, il oppose plus résolument son combat, ou sa foi limpide. Il abandonne les réserves morales qu'il s'était imposées, il montre une pensée révolutionnaire. En même temps, le but de son action s'affermir et se déclare.

Il est particulièrement important de dégager ce but, tel que Romain Rolland le formule lui-même, à la veille des convulsions sociales, nées de la Révolution russe, qui vont peut-être bouleverser l'Europe guerrière.

## II

Le plus important des récents articles de Romain Rolland : *Aux peuples assassinés*, fut écrit en novembre 1916<sup>4</sup>.

Romain Rolland dénonce d'abord les crimes passés de la civilisation, qui annonçaient les crimes d'aujourd'hui : massacres en Arménie, en Mandchourie, en Chine — par le fait des uns et la complicité des autres; — rapines et massacres des expéditions co-

loniales, oppression des nationalités, intrigues diplomatiques, impérialismes des oligarchies financières. La violence européenne à coups d'argent, de force armée et d'hypocrisie, rivalisant sur le monde.

La civilisation d'Europe sent le cadavre. *Jam fœtet...* Elle a appelé les fossoyeurs. L'Asie est aux aguets.

Et Romain Rolland cite un extrait de la rude parole de Rabin-dranath Tagore, qui vient de flageller la société européenne<sup>1</sup>.

La civilisation d'Europe est une machine à broyer. Elle consume les peuples qu'elle envahit... C'est une civilisation de cannibales; elle opprime les faibles et s'enrichit à leurs dépens... Elle fait le vide devant elle. C'est une civilisation scientifique et non humaine... Sous le nom de patriotisme, elle manque à la parole donnée; elle tend sans honte ses filets, tissus de mensonges; elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore. Nous prophétisons sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours.

Romain Rolland en appelle à notre conscience :

« *Cela ne durera pas toujours...* » Entendez-vous, Européens ? Vous vous bouches les oreilles ? Ecoutez donc en vous ! Nous-mêmes, interrogeons-nous. Ne faisons pas comme ceux qui jettent sur leur voisin tous les péchés du monde et s'en croient déchargés. Dans le fléau d'aujourd'hui, nous avons tous notre part; les uns par volonté, les autres par faiblesse; et ce n'est pas la faiblesse qui est la moins coupable... Qui de nous a le droit de se laver les mains du sang de l'Europe assassinée ?

Il montre la profondeur de la servitude — sous l'oppression gouvernementale, sous la marée des forces collectives — et l'effort que doit accomplir la conscience libre :

Voici le fait qui domine : *l'Europe n'est pas libre*. La voix des peuples est étouffée. Dans l'histoire du monde, ces années resteront celles de la grande Servitude. Une moitié de l'Europe combat l'autre au nom de la liberté. Et pour le combat, les deux moitiés de l'Europe ont renoncé à la liberté. C'est en vain qu'on invoque la volonté des nations. *Les nations n'existent plus*, comme personnalités. Un quarteron de politiciens, quelques boisseaux de journalistes parlent insolemment au nom de l'une ou de l'autre. Ils n'en ont aucun droit. Ils ne représentent qu'eux-mêmes. Ils ne représentent même pas eux-mêmes. « *Ancilla plutocratiae...* »

La nation ! Mais qui donc peut se dire le représentant d'une nation ? Qui connaît, qui a seulement osé jamais regarder en face l'âme d'une nation en guerre ? Ce monstre fait de myriades de vies amalgamées, diverses, contradictoires, grouillant dans tous les sens et pourtant soudées ensemble, comme une pieuvre... Mélange de tous les instincts, et de toutes les raisons, et de toutes les déraisons... Chacun se trouve enlacé dans les bras de la pieuvre... D'où vient le sentiment de la fatalité qui accable les hommes en présence de telles crises. Et cependant elle n'est que leur découragement devant l'effort multiple, prolongé, non impossible, qu'il faut pour se délivrer. Si chacun faisait ce qu'il peut (rien de plus !) la fatalité ne serait point. Elle est faite de l'abdication de chacun.

Romain Rolland dénonce enfin les responsabilités réelles de la guerre, qui lui donnent son sens de crime contre tous les peuples — celles du système social : l'Etat-Argent; la force du capital, intimement lié à l'Etat sous ses diverses formes (autocraties ou démocraties), puissance oppressive qui joue des forces et de l'opinion nationales, au moyen du dogme de patrie, — qui prépara et détermina partout, dans toutes les nations, le conflit des peuples, et maintenant dirige et fait durer la tuerie, pour ses intérêts.

Dans le ragoût innommable que forme aujourd'hui la politique européenne, le gros morceau, c'est l'Argent. Le poing qui tient la chaîne qui lie le corps social est celui de Plutus. Plutus et sa bande. C'est lui qui est le vrai maître, le vrai chef des Etats. C'est lui qui en a fait de louches maisons de commerce, des entreprises véreuses...

Les intellectuels, la presse, les politiciens — oui, même les chefs d'Etat, ces fantoches de guignols tragiques, sont, qu'ils le veuillent ou non, devenus leurs instruments [les instruments

<sup>1</sup> Publiée, pour la première fois, en décembre 1915, *Journal de Genève*.

<sup>2</sup> Notamment sur les questions de l'origine et du sens de la guerre, et du devoir patriotique.

<sup>3</sup> Où pouvait-on, où peut-on encore maintenant publier, en France ou en Suisse ? Trouverait-on un seul journal — réactionnaire, « libéral », ou révolutionnaire — pour admettre une pensée libre entière ?

<sup>4</sup> Publié par la revue *Demain*, Genève, décembre 1916. — Edition des *Jeunesses socialistes*, La Chaux-de-Fonds, 1<sup>er</sup> mai 1917.

<sup>1</sup> *Message de l'Inde au Japon*, prononcé à Tokio en juin 1916. Reproduit par la revue *The Outlook*, New-York; publié, en français, dans *Demain*, décembre 1916.

des hommes d'argent], leur servent de paravent. Et la stupidité des peuples, leur soumission fataliste, leur vieux fond ancestral de sauvagerie mystique, les livrent sans défense au vent de mensonge et de folie qui les pousse à s'entretuer...

Un mot inique et cruel prétend que les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent. S'il était vrai, ce serait à désespérer de l'humanité... Les peuples, qui se sacrifient, meurent pour des idées. Mais ceux qui les sacrifient vivent pour des intérêts. Et ce sont, par conséquent, les intérêts qui survivent aux idées... Le sang coule, l'argent coule, et on n'est pas pressé de faire tarir le flot. Quelques milliers de privilégiés de toutes castes, de toutes races, grands seigneurs, parvenus, junkers, métallurgistes, trusts de spéculateurs, fournisseurs des armées, autocrates de la finance et des grandes industries, rois sans titre et sans responsabilité, cachés, dans la coulisse, entourés et sucés d'une nuée de parasites, savent, pour leurs sordides profits, jouer de tous les bons et de tous les mauvais instincts de l'humanité...

Si Romain Rolland, dans sa critique sociale, se trouve près du socialisme internationaliste d'avant la guerre, renoué par la courageuse action zimmerwaldienne, il marque de suite où sa pensée se sépare de la thèse socialiste, quant au principe de la lutte des classes, considérée comme solution sociale :

Non pas que nous rendions seuls responsables des maux dont nous souffrons tel ou tel groupe social, ou tel individu. Nous ne sommes pas si simpliste. Point de boucs émissaires! Cela est trop commode! Nous ne dirons même pas que ceux qu'on voit aujourd'hui sans pudeur profiter de la guerre l'ont voulue. Ils ne veulent rien que gagner; ici ou là, que leur importe! Ils s'accrochent aussi bien de la guerre que de la paix, et de la paix que de la guerre: tout leur est bon... Ce qui culmine en eux, c'est l'égoïsme antisocial, qui est la plaie du temps. Ils sont simplement les hommes les plus représentatifs d'une époque asservie à l'argent.

Puis vient un appel douloureux aux peuples :

Peuples infortunés! Peut-on imaginer un sort plus tragique que le leur!... Jamais consultés, toujours sacrifiés, acculés à des guerres, obligés à des crimes qu'ils n'ont jamais voulus... Peuples éternellement dupes, éternellement martyrs, payant pour les fautes des autres... C'est sur leur dos sanglant et piétiné que se livre le combat des idées et des millions, auxquels ils n'ont point part (aux unes pas plus qu'aux autres); et seuls, ils ne haïssent point, eux qui sont sacrifiés; la haine n'est au cœur que de ceux qui les sacrifient... Peuples empoisonnés par le mensonge, la presse, l'alcool et les filles... Peuples laborieux, à qui l'on désapprend le travail... Peuples généreux, à qui l'on désapprend la pitié fraternelle... Peuples qu'on démoralise, qu'on pourrit vivants, qu'on tue... O chers peuples d'Europe, depuis deux ans mourants sur votre terre mourante! Avez-vous enfin touché le fond du malheur?

Et Romain Rolland pressent la vengeance populaire, qui reprendra peut-être à son compte l'esprit de persécution, de tyrannie, de meurtre dont elle a été victime.

Avez-vous enfin touché le fond du malheur? Non, je le vois dans l'avenir. Après tant de souffrances, je crains le jour fatal où, dans la déconvenue des espoirs mensongers, dans le non-sens reconnu des sacrifices vains, les peuples recrus de misère chercheront en aveugles sur quoi, sur qui se venger. Alors, ils tomberont eux aussi dans l'injustice, et seront dépouillés par l'excès de l'infortune jusque de l'auréole funèbre de leur sacrifice... Pauvres crucifiés... ne vous sauvera-t-on pas de vos deux ennemis: la servitude et la haine?... Nous le voulons, nous le voulons. Mais il faut que vous le vouliez aussi. Le voulez-vous? Votre raison, ployée sous les siècles d'acceptation passive, est-elle capable encore de s'affranchir?

Est-ce à dire que nous ne pouvons espérer aucun renouvellement? Non. Romain Rolland appelle à la fin une révolution sociale et morale, — sinon c'en est fait de l'Europe, — en même temps qu'il proclame le grand idéal d'amour fraternel :

... Le sang est tiré, il faut le boire. Saoule-toi, Civilisation! — Mais quand tu seras gorgée, et quand, la paix revenue, sur dix millions de cadavres, tu cuveras ton ivresse abjecte, te ressaisiras-tu? Oseras-tu voir en face ta misère dévêtue des mensonges dont tu la drapes? Ce qui peut et doit vivre aura-t-il le courage de s'arracher à l'étreinte mortelle d'institutions pourries? ... Peuples, unissez-vous! Peuples de toutes races, plus

coupables, moins coupables, tous saignants et souffrants, frères dans le malheur, soyez-le dans le pardon et dans le relèvement! Oubliez vos rancunes, dont vous périssez tous. Et mettez en commun vos deuils: ils frappent tous la grande famille humaine! Il faut que dans la douleur, il faut que dans la mort des millions de vos frères vous ayez pris conscience de votre unité profonde; il faut que cette unité brise, après cette guerre, les barrières que veut relever plus épaisses l'intérêt éhonté de quelques égoïsmes.

Si vous ne le faites point, si cette guerre n'a pas pour premier fruit un renouvellement social dans toutes les nations, — adieu, Europe, reine de la pensée, guide de l'humanité! Tu as perdu ton chemin, tu piétines dans un cimetière. Ta place est là. Couche-toi! Et que d'autres conduisent le monde!

Je crois que la pensée de Romain Rolland ne s'est jamais exprimée avec tant de beauté et de clarté. — Refus devant toutes les idoles sociales, devant le meurtre qu'elles imposent; appel à la fraternité du monde et à la liberté conquise par l'âme individuelle<sup>1</sup>. Mais dès maintenant, on entrevoit qu'il craint, du mouvement révolutionnaire qui monte, le même excès, la violence et l'asservissement moral. Romain Rolland demeurera en face de la révolution nécessaire — de cœur avec elle, mais sur un autre plan de la pensée, — celui qui maintient l'idée impérissable. Qu'on ne s'y trompe pas: je puis affirmer qu'il est, de cœur et de pensée, avec la révolution, contre tout ce qu'elle veut détruire, — car il appelle, dans le domaine de l'action, un renouvellement total — social, moral, esthétique, religieux. Il est impossible, pour un esprit de liberté, de ne pas comprendre, en ce moment du drame des peuples, l'action de révolution contre une telle coalition de violence et d'hypocrisie<sup>2</sup>. Mais aussi, pour un esprit de foi, comme celui de Romain Rolland, la foi est intangible; le domaine idéal à défendre, celui de fraternité et de non-violence, demeure au delà du moment présent, au-dessus même de sa propre pensée, des sympathies de sa pensée.

En dépit des dogmatiques, qui voudront l'enfermer dans telle ou telle catégorie sociale, ou l'emporter dans leur lutte, je pense que Romain Rolland aura été une lumière de raison sur le cataclysme des peuples, pour autant qu'il sera demeuré seul, en un univers de pensée libre et aimante, dominant tous les partis. — Nous, ses amis, nous savons combien cela fut sans orgueil. — Que tout homme sentant en soi ce haut idéal anarchique se rapproche de lui et travaille avec lui. L'union dans la pensée est comme le prélude — ou dès à présent l'achèvement spirituel, en une minorité d'âmes, — de la Révolution humaine, la libération des consciences sans violence, l'œuvre infinie qui, comme l'horizon, fuit devant nous.

Il m'écrivait ces derniers temps :

On nous dit que nous viendrons tôt ou tard à la violence. Je réponds, pour ma part: « Jamais! ». Toute violence me répugne... Si le monde ne peut se passer de violence, mon rôle du moins dans le monde est de ne point pactiser avec elle, mais de représenter un principe autre et contraire, qui lui soit un contrepoids. A chacun son rôle... Que chacun obéisse à son Dieu!

15 mai 1917.

P.-J. JOUVE.

<sup>1</sup> C'est encore le sens d'un écrit plus récent: *Tolstoy, l'esprit libre*, que *les tablettes*, vont publier dans leur prochain fascicule consacré à Léon Tolstoy.

<sup>2</sup> Romain Rolland vient de saluer la Révolution russe (*Salut à la Révolution russe*, Romain Rolland, P.-J. Jouve, M. Martinet, H. Guilbeaux, F. Masereel, — édition de *demain*, Genève), en une page qui se termine par ces paroles:

« Frères de Russie... apportez à l'Europe la paix et la liberté. »

## A nos abonnés et lecteurs

Il est essentiel, pour l'avenir des „tablettes”, que le nombre des abonnés augmente dans une forte proportion. C'est pourquoi nous joignons à ce numéro un bulletin d'abonnement, en priant nos acheteurs au numéro de bien vouloir le remplir et nos abonnés de nous trouver des souscripteurs.

## Livres et Revues

Nous avons reçu :

**Salut à la Révolution russe, 1917.** Une jolie plaquette à 1 fr., éditée par la revue *demain*, 15, rue Merle-d'Aubigné, Genève.

Romain Rolland, P.-J. Jouve, Marcel Martinet, Henri Guilbeaux, Frans Masereel. On ne saurait rêver plus noble compagnie et toute recommandation serait superflue.

On pourra se procurer le *Salut à la Révolution russe, 1917*, à notre administration : 1.10 franco.

### UNE MORALITÉ ACTUELLE (suite)

## Le Ballet des Nations

Vous savez depuis longtemps que, contrairement à l'opinion des politiciens, les Nations sont immortelles. De même que les dieux du Walhalla pouvaient s'entretenir avant déjeûner et ressusciter pour dîner, de même chaque Nation peut danser la Danse de la Mort si sanguinaire et paralysante soit-elle, danser sur des moignons, ou se traîner à terre, n'étant plus qu'un vivant amas de sang et de chair foulée, pourvu seulement que sa tête soit absolument intacte. Et cette tête que chaque Nation nomme son gouvernement, mais que les autres Nations nomment « France », « Russie », « Angleterre », « Allemagne » ou « Autriche » tout court, cette tête de chaque Nation engagée dans la danse, excepté celle du petit danseur qui n'a jamais cessé d'être à terre) est convenablement casquée, et il est rare qu'elle reçoive plus qu'une égratignure, de sorte qu'elle peut continuer à surveiller l'œil du Maître de Ballet et ordonner au corps des Nations de se procurer de nouveaux membres ou, si cela est impossible, de continuer à danser sur son moignon de nouvelles figures en accord ou en désaccord avec ce qu'on appelle les règles de la guerre. Ceci étant le cas, la Mort continua la Danse, indifférente à l'état des danseurs, indifférente aussi à l'état de la scène, qui était tel qu'au milieu du sang et des entrailles, parmi les amas de propriétés saccagés, il était à peine possible d'avancer de quelques mètres.

Pourtant ils dansèrent, déchiquetant leurs membres, s'aveuglant les uns les autres par des jets de sang et des boules de chair humaine. Et tandis qu'ils apparaissaient et disparaissaient dans des couronnes de fumée en feu, ils perdaient de plus en plus leur figure originelle, adoptant dans cette lumière vacillante des formes terriblement vagues, sans bras, sans jambes, reconnaissables seulement pour des êtres humains à leurs têtes aux regards irréprochables qu'ils portaient raides et hautes, même en rampant et en chancelant, même couchés en embuscade, en sautant, en se cabrant, en s'entrechoquant, comme le font les animaux quand ils se battent ; si bien qu'avec ces faces convenables et bien pensées, ils devinrent des êtres indiciblement hybrides, tenant de l'homme et de la bête, eux qui étaient entrés en scène si forts et si beaux. Car le ballet des Nations, lorsque Satan le monte sans regarder à la dépense, est un spectacle à

transformations insurpassable, auquel il faut avoir assisté pour y croire.

Ainsi ils dansèrent leurs figures de plus en plus merveilleuses. Et lorsqu'elles apparaissaient à tour de rôle dans ce chaos de lumière et de ténèbres, chacune des Nations en danse se mettait à invoquer Satan en ces termes : « Aide-moi, mon cher Seigneur ». Mais ils lui donnaient un autre nom.

Et Satan, cet inventif connaisseur, se réjouit de son œuvre et trouva que tout était très bien.

« Chères Créatures », murmura-t-il en lui-même, tandis qu'il trônait invisible au-dessus de l'auditoire des Peuples neutres, des Vertus endormies et des Siècles à venir, « combien il est vrai que de grandes manifestations artistiques, surtout quand elles s'adressent au groupe des Emotions, montrent invariablement aux Nations qu'il y a, après tout, un pouvoir qui dépasse leur existence éphémère ! C'est pourquoi je préfère le Ballet des Nations à tous les autres mystères, tels que les tremblements de terre et la peste, que la Mort se plaît parfois à monter sur notre théâtre. La musique n'est pas toujours très jolie, parfois trop archaïque et parfois trop ultra-moderne pour le goût des philistins, et les pas sont un peu monotones. Mais il donne un immense essor à la beauté morale et fait revivre le sentiment religieux avec tout son pur polythéisme primitif. Il répond parfaitement à ce que les Espagnols nomment un *auto sacramental*, un drame sacré présentant toutes les attractions d'un combat de taureaux. Je conviens que les têtes des Nations ont les traits un peu durs, mais les corps des Nations sont toujours sains et virginaux, et leur cœur est toujours à la bonne place.

(à suivre)

VERNON-LEE.

Traduit par DAVID ROGET.

## Souscription permanente

Une révoltée, 2.— ; Avr., 1.— ; Pig., 0.20 ; Bid., 1.60 ; G. N., 4.— ; Mar. 2.60 ; Anon., 0.35 ; Bal., 10.— ; Bouss., 2.— ; Col., 3.— ; A. P., 4.50 ; La paix, quelle qu'elle soit ! 5.— ; D. T., 0.50 ; Der., 3.— ; G. D., 10.— ; Bianc., 4.— ; Feuer, 3.— ; un Tchèque, 2.— ; des N., 5.— ; S. C., 0.40 ; Lucien, 12.— ; T. B., 3.60 ; Guglielm, 2.— ; son frère, 1.— ; André L., 6.— ; Sand., 3.—. Total. . . . . 91.75

## Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 66.55 ; librairie 76.50 ; abonnements, 57.50 ; souscriptions, 91.75. Total 292.30

Dépenses : Impression nos 6 et 7, expédition, librairie, etc. 256.40

Excédent. . . . . 35.90

En caisse au 20 mars . . . 66.30

id. au 20 mai . . . 102.20

Camarade dans la gêne vendrait collection de la **Guerre Mondiale** depuis début jusqu'à mars 1916, soit 7 volumes, plus numéros de novembre 1916 à fin avril 1917. — Pressé.